

# **CERI Oued Smar**

## **Le berceau de l'informatique en Algérie**

**Mostefa OUKI**





# DEDICACE

À mes camarades de toutes les promotions, compagnons de route des années 1970-1980 à Oued Smar, avec qui j'ai partagé l'exigence des cours, la rigueur des travaux pratiques, l'intensité des stages et l'émotion des soutenances.

Aujourd'hui, vous êtes éparpillés tant en Algérie qu'aux quatre coins du monde – et particulièrement aux Etats-Unis, Canada et en France – mais nos souvenirs communs restent vivants et indélébiles.

Ce livre est aussi le vôtre : il témoigne de notre génération, de notre solidarité et de notre passion pour l'informatique naissante. Je vous dédie ces pages, en hommage à notre parcours collectif et à l'amitié qui nous unit encore malgré la distance.



# REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à toutes celles et ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de cet ouvrage.

Merci à mes camarades et amis qui, par leurs récits, leurs souvenirs et leurs témoignages, ont enrichi ces pages et donné chair à notre histoire collective.

Merci également à celles et ceux qui m'ont encouragé dans ce projet, conseillé ou simplement soutenu mon travail avec bienveillance.

Leur aide précieuse, leur enthousiasme et leur fidélité ont été pour moi une source constante de motivation.

Cet ouvrage est le fruit d'un effort partagé : il porte la trace de nos échanges, de notre solidarité et de notre passion commune pour l'informatique naissante.



# PREFACE

J'ai eu l'immense privilège de connaître le CERI en tant qu'étudiant de la première promotion (1969-1970), puis en tant qu'enseignant à partir de 1974, jusqu'à ma retraite en 2022. J'ai également exercé la fonction de directeur des études de 1975 à 1989. Tout cela pour dire, tout simplement, que je connais le CERI depuis sa naissance et que j'ai eu la chance d'assister, et de participer modestement, à son évolution pendant près de cinquante ans.

L'histoire du CERI est tout à fait exceptionnelle et totalement atypique. La première promotion comptait une centaine d'élèves, et les premiers cours se déroulaient dans quelques salles de classe mises à notre disposition par l'École d'Applications Économiques et Financières, relevant du ministère des Finances. Cette école était située rue Tirman, au niveau d'un escalier perpendiculaire à la rue Hassiba Ben Bouali, juste en face de la Direction générale de la SNTF, en plein cœur de Belcourt.

Nous avons passé environ deux mois dans ces locaux, au cœur d'une vie trépidante : à deux pas des salles de cinéma, de pittoresques petits restaurants, des grandes avenues, des librairies, des cafés et brasseries, du théâtre national et de nombreuses boutiques. Nous avons ensuite été transférés à Oued Smar, dans la banlieue d'Alger. Les bâtiments étaient initialement destinés à abriter un centre de formation professionnelle : des constructions austères, dans un environnement presque hostile. Il n'y avait pas de chauffage. Le terrain marécageux favorisait la prolifération des moustiques, au milieu du coassement des grenouilles et du battement d'ailes des poules d'eau nichant dans les roseaux. Une brume épaisse enveloppait l'école durant les premières heures de la matinée, tandis que, par vents contraires, de mauvaises odeurs nous parvenaient de la décharge toute proche.

Qu'on se rassure : toutes ces conditions de vie difficiles ont finalement eu des effets positifs sur nous. C'était un véritable campus, où tout était regroupé : salles de cours, amphithéâtres, centre de calcul, bibliothèque, internats pour garçons et filles, réfectoire, foyer, terrains de football, de basket et de volley. Les promotions étaient constituées d'un véritable brassage de la population : Algérois, Constantinois, Oranais, Sétifiens, Tlemcéniens, Bônois, Bougiotes... Tous vivaient dans une parfaite cohésion sociale et une réelle

harmonie, mettant à bas les idées préconçues et les préjugés. L'environnement faisait aussi que rien ne venait nous distraire de nos études.

Les conditions de passage étaient particulièrement draconiennes : il fallait obtenir une moyenne générale de 12, ainsi qu'au moins 14/20 au stage pratique d'été, pour accéder à l'année supérieure. L'année d'études s'étalait sur onze mois, dont deux consacrés aux stages d'été. La présence aux cours, aux travaux dirigés et aux travaux pratiques était obligatoire. L'évaluation des connaissances reposait non seulement sur des examens classiques, mais aussi sur des projets, des travaux pratiques, des exposés et des études de cas. Il n'existait pas de redoublement : en cas d'échec, on utilisait le subtil euphémisme de « redoublement en entreprise », qui signifiait en réalité une exclusion du système. L'étudiant devait alors aller travailler en entreprise, avant d'affronter la redoutable épreuve des « examens de réadmission », organisés chaque année au mois de juin.

Il faut reconnaître qu'à l'époque, une exclusion ne constituait pas le même traumatisme qu'aujourd'hui, grâce à deux dispositions réglementaires qui ont malheureusement disparu. On pouvait quitter le CERI avec un diplôme intermédiaire (programmeur, analyste-programmeur), sous certaines conditions. On pouvait également s'inscrire autant de fois que l'on voulait aux fameux examens de réintégration. Ainsi, le fait de trouver rapidement un emploi avec un diplôme, combiné à la perspective de reprendre ses études, dédramatisait l'échec : celui-ci devenait relatif et ponctuel.

Ces difficultés furent largement compensées par un climat de camaraderie, d'amitié, de solidarité, ainsi que par de nombreuses activités ludiques et sportives. Le CERI organisait ses propres tournois de football, de belote, de coinche, de ping-pong et d'échecs. Il avait ses musiciens, « son » photographe, son bal de fin d'année, ses sorties à Chréa ou Tala Guillef, et participait à la plupart des campagnes de volontariat et de reboisement. Sans oublier son comité, qui défendait les droits des élèves et organisait parfois des grèves.

Les premières promotions étaient composées essentiellement d'Algériens. Mais peu à peu, le CERI devint un authentique melting-pot : *Guinéens, Nigériens, Sénégalais, Béninois, Tunisiens, Marocains, Égyptiens, Français, Malgaches, Camerounais, Maliens, Mauritanien, Congolais* et,

bien entendu, *Algériens*, vivaient dans une véritable osmose. Cette diversité permit une stimulation bénéfique entre les différentes communautés, chacune aspirant à être leader de la promotion.

Les enseignements en informatique étaient dispensés majoritairement par des enseignants français, dont la plupart étaient des VSNA (volontaires du service national actif) et d'autres des contractuels. Mais les cours qui nous ont le plus marqués étaient les fameux « cours bloqués ». Sur une semaine, parfois deux, un module était enseigné de manière intensive : le matin consacré aux cours, l'après-midi aux travaux dirigés, et la soirée aux travaux pratiques, parfois à rendre dès le lendemain matin. Le centre de calcul se transformait alors en une véritable ruche, animée jusqu'à des heures très avancées de la nuit. Ces conditions de travail, redoutées au départ, développaient en nous une résilience totale. Les enseignants chargés de ces modules faisaient preuve d'une compétence et d'un engagement absolus. Ils venaient de diverses universités et centres : Paris VI, Toulouse, Rennes, Nancy, Lille, Brest, le CNAM-Paris (IESTO), ainsi que du centre de recherche d'IBM-Paris.

Les emplois du temps étaient établis sur une base hebdomadaire. Les épreuves de contrôle, quant à elles, étaient regroupées sur deux semaines pour les enseignements locaux, et se tenaient également à la fin de chaque cours bloqué.

La dernière année était consacrée au mémoire de fin d'études, couronnée par une soutenance devant un jury composé de quatre à six enseignants, généralement présidé par un professeur étranger. Il s'agissait d'un ultime examen, parfois marqué par des échecs très traumatisants. Des prolongations de trois à six mois étaient souvent accordées, et il arrivait qu'il faille changer totalement de sujet. Cette épreuve, redoutable, constituait néanmoins un gage de sérieux et de crédibilité du diplôme. La période des soutenances s'étalait généralement sur trois à quatre semaines, durant lesquelles une effervescence particulière enveloppait le CERI. Outre les soutenances, les intervenants donnaient des conférences, présentaient leurs laboratoires de recherche et prenaient contact avec des étudiants en vue de les intégrer dans leurs équipes. Nos étudiants étaient souvent dispensés du DEA, qui représentait à l'époque la porte d'entrée obligatoire vers la recherche. Ce privilège constituait un indicateur très important de la valeur du diplôme décerné.

### ***D'acteur externe au CERI, je devins acteur interne en octobre 1974.***

À cette époque, le CERI dépendait du ministère de la Planification. Les élèves percevaient un présalaire et, à la fin de leurs études, étaient affectés d'office dans les entreprises et administrations algériennes. Un contrat d'engagement signé à l'entrée nous obligeait à conserver notre affectation pendant une durée équivalente au double de celle des études. Pour ma part, je fus affecté au CERI, donc à l'enseignement. Peu de temps après, en octobre 1975, j'eus l'insigne honneur d'être nommé directeur des études du CERI, fonction que j'ai exercée jusqu'en avril 1989.

De la même manière que les étudiants de diverses nationalités coexistaient, les enseignants provenaient eux aussi d'horizons variés : *Algériens* bien entendu, mais également *Français, Polonais, Indiens, Pakistanais, Belges, Américains, Burundais, Yougoslaves* ou encore *Chiliens*. La majorité des enseignants étaient permanents, mais il y avait aussi des vacataires issus de l'USTHB, de l'université d'Alger-Centre, de l'École Normale Supérieure, de l'École Nationale Polytechnique, ainsi que des praticiens du ministère des Finances et du ministère du Plan. À cela s'ajoutaient les fameux intervenants extérieurs, sollicités pour certains enseignements non assurés par les locaux.

Le CERI se diversifia progressivement. En parallèle à la formation d'ingénieurs (cinq années), il proposait également celle d'analystes-programmeurs (trois années), ainsi que des cycles spéciaux : correspondants en informatique, pupitreurs, programmeurs, dont la durée de formation variait d'une année à quelques semaines seulement.

Les objectifs essentiels étaient d'assurer et de maintenir la qualité de la formation, de mettre en place un règlement intérieur encadrant l'ensemble de la progression pédagogique de chaque étudiant tout au long de son cursus, et ce, en toute transparence. Il s'agissait également d'instaurer des jurys de passage totalement souverains, d'élaborer des emplois du temps plus stables, de planifier les cours avec rigueur et, surtout, d'assurer progressivement la relève. Chaque année, le CERI organisait un concours national d'entrée, avec trois centres d'examen : Alger, Oran et Constantine.

### ***Première mutation majeure : 1983/1984.***

Le CERI passa sous la tutelle du ministère de l'Enseignement supérieur et devint l'Institut National d'Informatique (INI). Si cette évolution était tout à fait naturelle, elle s'est opérée trop rapidement et non sans accrocs, dont le plus important concernait la situation et l'intégration du corps enseignant. Le cas des ingénieurs fut réglé assez facilement, en les intégrant dans le corps des maîtres-assistants. En revanche, la situation fut plus complexe et délicate pour les collègues titulaires d'une licence ou d'un diplôme d'analyste.

L'INI se délesta de toutes les formations annexes pour se consacrer essentiellement à la formation d'ingénieurs, puis de magisters et de doctorats. Il renforça ses structures de recherche et lança la création de laboratoires spécialisés. L'accès à l'école était ouvert aux bacheliers, selon des critères de sélection particulièrement sévères.

Deux points négatifs furent à relever : l'abandon des stages d'été et l'arrêt de l'intervention des enseignants extérieurs, tant pour les cours que pour la participation aux jurys de soutenance.

L'INI connut d'énormes difficultés pour conserver son statut d'école d'ingénieurs face à une tentative très prononcée de le transformer en simple institut relevant de l'université, notamment lors des réformes instituant le système LMD (licence-master-doctorat). C'est grâce à une farouche résistance, à une résolution ferme et à un dévouement total d'une partie du corps enseignant que l'école parvint à préserver son identité.

### ***Deuxième mutation majeure : 2008/2009.***

L'école fut érigée en grande école sous l'appellation École Nationale Supérieure d'Informatique (ESI Alger). Un vaste travail de réforme des programmes et des enseignements fut alors entrepris. Aujourd'hui, elle porte l'étiquette d'une école prestigieuse, « symbole de réussite et de persévérance en matière d'informatique et de technologies de l'information et de la communication ». Son ambition est de s'ouvrir davantage à son écosystème afin de renforcer la qualité de ses diplômés, qu'elle veut compétents, ouverts, éco-responsables, capables de relever les défis du monde socio-économique, de contribuer au développement national et de rayonner à l'échelle régionale et internationale.

Aujourd'hui, l'École dispose d'une assise scientifique et académique avérée, lui permettant d'étendre sa gamme de services aux entreprises vers d'autres volets tels que la formation continue, l'expertise, les études et le conseil, avec une qualité certaine. ([www.esi.dz](http://www.esi.dz))

Merci à Mostefa pour sa très louable initiative. Dans son récit, il fait référence aux centaines d'anciens élèves disséminés à travers le monde, qui ont été de dignes ambassadeurs du CERI-INI-ESI. Pour ma part, je souhaite rendre hommage à tous ceux qui sont restés et qui, par leur dévouement sans bornes, ont contribué au développement de l'école, à la sauvegarde et à la préservation de son identité, ainsi qu'à son rayonnement.

Je le remercie également de m'avoir accordé le privilège et l'honneur de préfacer son recueil.

***CHERGOU Bedremem –Tamîme***  
***(Mars 2026)***

# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>D'ABORD UN GRAND HOMMAGE AUX PIONNIERS : RESPECT ET HERITAGE</b>	<b>5</b>
<b>1. UNE VISION PIONNIERE EN 1969</b>	<b>6</b>
<b>1.1. UNE DECISION AUDACIEUSE ET VISIONNAIRE</b>	<b>6</b>
<b>1.2. 1969 : LA NAISSANCE D'UNE INFORMATIQUE NATIONALE</b>	<b>7</b>
<b>1.3. LE C.E.R.I. : UN PIONNIER DE LA FORMATION EN INFORMATIQUE EN AFRIQUE</b>	<b>8</b>
<b>1.4. DE LA CREATION DU CERI A L'ESI : UNE TRAJECTOIRE EXEMPLAIRE</b>	<b>9</b>
<b>1.5. LE CHANGEMENT DE STATUT</b>	<b>11</b>
<b>2. L'ENVIRONNEMENT DE L'ECOLE ET LE QUOTIDIEN DE L'ETUDIANT</b>	<b>12</b>
<b>2.1. UN ENVIRONNEMENT RUDE ET HOSTILE</b>	<b>12</b>
<b>2.2. MES PREMIERS PAS DANS CETTE ECOLE</b>	<b>14</b>
<b>2.3. LES PREMIERES RENCONTRES</b>	<b>16</b>
<b>2.4. LE QUOTIDIEN D'UN ETUDIANT RESIDENT</b>	<b>17</b>
<b>2.5. LA FILE D'ATTENTE DU SOIR</b>	<b>20</b>
<b>2.6. LA CONSOLATION DES REPAS</b>	<b>21</b>
<b>2.7. L'ENVIE DES CITES VOISINES</b>	<b>22</b>
<b>2.8. LE SUPPLICE DES NUITS</b>	<b>23</b>

<b>3. LA RIGUEUR DE L'ADMINISTRATION DE L'ECOLE</b>	<b>25</b>
3.1. UNE ADMINISTRATION STRICTE	25
3.2. LES REGLES ET LA DISCIPLINE QUASI MILITAIRE	26
3.3. L'ASSIDUITE COMME VALEUR FONDAMENTALE	27
3.4. LA SEVERITE DES CONTROLES	27
3.5. LE PRESTIGE A UN PRIX	28
3.6. QUELQUES FIGURES MARQUANTES	29
<b>4. LE NIVEAU DES COURS ET L'EXIGENCE PEDAGOGIQUE</b>	<b>36</b>
4.1. UNE EXIGENCE INTELLECTUELLE HORS NORME	36
4.2. LES CRITERES DE PASSAGE : RIGUEUR IMPLACABLE	37
4.3. LE JOUR DES RESULTATS	37
4.4. L'EXCELLENCE A CE PRIX	38
4.5. UN COURS DE PROGRAMMATION EN ASSEMBLEUR	38
4.6. LES COURS DE RECHERCHE OPERATIONNELLE	40
4.7. LES BASES DE DONNEES : RIGUEUR ET PRESSION	41
4.8. UNE NUIT BLANCHE EN SALLE MACHINE TELETYPE	41
4.9. LA DURETE COMME ECOLE DE LA VIE	43
4.10. LA PEUR DE L'ECHEC	43
<b>5. LA COMPETENCE ET LE SERIEUX DU CORPS PROFESSORAL</b>	<b>45</b>
5.1. DES PROFESSEURS EXIGEANTS	45
5.2. UN SERIEUX IMPLACABLE	45
5.3. LEUR ATTITUDE DONNAIT LE TON	46
5.4. LA PRESSION ACADEMIQUE	46
5.5. DES FIGURES REMARQUABLES	47

<b>5.6. LE PROFESSEUR D'ALGORITHMIQUE</b>	<b>47</b>
<b>5.7. LES PROFESSEURS DE MATHÉMATIQUES</b>	<b>48</b>
<b>5.8. LE PROFESSEUR DES STATISTIQUES</b>	<b>49</b>
<b>5.9. DES FIGURES QUI MARQUENT TOUTE UNE VIE</b>	<b>50</b>
<b>6. LES STAGES PRATIQUES ET LA MISE A L'ÉPREUVE ANNUELLE</b>	<b>51</b>
<b>6.1. UNE MISE A L'ÉPREUVE ANNUELLE</b>	<b>51</b>
<b>6.2. LE RAPPORT DE STAGE : UN AUTRE EXAMEN</b>	<b>52</b>
<b>6.3. LA SOUTENANCE : UN MÉMOIRE AVANT L'HEURE</b>	<b>53</b>
<b>6.4. UNE PRESSION SUPPLÉMENTAIRE</b>	<b>54</b>
<b>6.5. UNE VALEUR AJOUTÉE AU DIPLOME</b>	<b>54</b>
<b>6.6. MON PREMIER STAGE A L'OUENZA</b>	<b>55</b>
<b>6.7. LA SALLE MACHINE ET LA DÉCOUVERTE DU CENTRE DE CALCUL</b>	<b>56</b>
<b>6.8. LES LANGAGES DE L'ÉPOQUE</b>	<b>58</b>
<b>6.9. UNE MISE A L'ÉPREUVE GRANDEUR NATURE</b>	<b>59</b>
<b>7. L'EMBLEMATIQUE CAFÉ D'OUED SMAR</b>	<b>60</b>
<b>7.1. UN APRES-MIDI AU CAFÉ : ENTRE HISTOIRES ET RÊVES PARTAGÉS</b>	<b>61</b>
<b>7.2. LE CAFÉ, CREUSET DE LA COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE</b>	<b>62</b>
<b>7.3. LE CAFÉ, LIEU DE TRANSMISSION ET DE FRATERNITÉ</b>	<b>64</b>
<b>8. LA VIE À ALGER-CENTRE, UN SAMEDI SOIR</b>	<b>65</b>
<b>8.1. LE RITUEL DU SAMEDI APRES-MIDI</b>	<b>65</b>
<b>8.2. MES HABITUDES</b>	<b>66</b>
<b>8.3. ENTRE CAFÉS, SALLE DE CINÉMA ET CCF</b>	<b>68</b>
<b>8.4. LE RETOUR VERS OUED SMAR</b>	<b>70</b>